



**LUCA CRIPPA  
MAURIZIO ONNIS**

# La Petite Fille de Kiev

**Au cœur de la guerre en Ukraine,  
la bouleversante histoire d'Alisa, 10 ans,  
et de sa famille**

ALISIO  
REGARDS

23 février 2022. La tension est palpable dans le petit appartement de la banlieue de Kiev où vivent Alisa, 10 ans, et ses parents. La petite fille ne comprend pas pourquoi sa maîtresse a pleuré aujourd'hui à l'école. Les nouvelles à la télévision sont préoccupantes, le même sujet tourne en boucle sur les réseaux... Les Russes vont-ils vraiment attaquer la capitale ? Ses parents refusent d'y croire, comme tant d'autres. Pourtant, des bombardements éclatent dans la nuit, marquant bien les débuts d'une nouvelle guerre en Europe et un renversement tragique pour cette famille unie et aimante.

La violence des attaques russes s'abat sur Kiev et n'épargne rien, ni les animaux dans les zoos, ni les hôpitaux, ni même les couloirs humanitaires. À travers l'épopée d'Alisa et de sa famille pour rejoindre Lviv à des centaines de kilomètres de la capitale, ce récit nous restitue, avec force, le sort de millions de réfugiés ukrainiens, exilés sur les routes au péril de leur vie, et nous rappelle que la guerre sera toujours une tragédie humaine.

**Luca Crippa** et **Maurizio Onnis** ont étudié l'anthropologie et l'histoire des cultures. Auteurs italiens spécialisés dans la *narrative non-fiction* des grands événements de l'histoire contemporaine, ils sont reconnus à l'international pour leur livre best-seller *Il fotografo d'Auschwitz*. Traduit dans 60 pays, le livre retrace l'histoire vraie de Wilhelm Brasse, le photographe polonais interné à Auschwitz à qui nous devons la documentation photographique fondamentale des victimes, crimes et abominations du régime nazi. Pour leur récit *La Petite Fille de Kiev*, ils ont travaillé à partir d'une centaine de témoignages, recueillis à Milan auprès de familles ukrainiennes.

ISBN : 978-2-37935-319-2



19 €  
Prix TTC  
France



A L I S I O

Rayon : Essai

# La Petite Fille de Kiev

**ALISIO**

*L'éditeur des voix qui inspirent*

Suivez notre actualité sur **www.alisio.fr**  
et sur les réseaux sociaux LinkedIn,  
Instagram, Facebook et Twitter !

**Alisio s'engage pour une fabrication écoresponsable !**

« Des livres pour mieux vivre », c'est la devise de notre maison.  
Et vivre mieux, c'est vivre en impactant positivement le monde  
qui nous entoure ! C'est pourquoi nous avons fait le choix  
de l'écoresponsabilité. Pour en savoir plus,  
rendez-vous sur notre site.

Titre original : *La Bambina Di Kiev*

© 2022 FullDay Srl, Milano

Suivi éditorial : Jeanne Pois-Fournier

Relecture-correction : Audrey Poulat

Maquette : Patrick Leleux PAO

Design de couverture : Raphaëlle Faguer

Photo de couverture :

© Luc Kordas/Millennium Images, UK

© 2023 Alisio,

une marque des éditions Leduc

10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée- Buffon

75015 Paris

ISBN : 978-2-37935-319-2

LUCA CRIPPA ET MAURIZIO ONNIS

# La Petite Fille de Kiev

Traduit de l'italien par Marc Lesage

ALISIO  
REGARDS



« Je rêve de mettre au monde une enfant  
qui me demandera :  
“Maman, c’était quoi la guerre ?” »

Eve Merriam



## Sommaire

Prologue .....	11
<b>Première partie. LA GUERRE</b> .....	15
<b>Deuxième partie. LA FUIITE</b> .....	85
<b>Troisième partie. LA LIBERTÉ</b> .....	271
Épilogue.....	303



## Prologue

**L**E TIGRE ÉTAIT PRIS AU PIÈGE.

Depuis que la première explosion avait détruit le couloir lui permettant de se promener le long de la fosse, il tournait en rond en suivant les traces qu'il avait lui-même laissées dans la neige, d'heure en heure, jusqu'au vertige. Il émettait un gémissement sourd et profond, un grondement douloureux qui semblait surgir des entrailles de la Terre pour se mêler à ces bruits assourdissants, dominés par le son strident des sirènes d'alerte.

Une autre roquette avait frappé la volière des oies sauvages, au cœur de ce pavillon des oiseaux qui avait été la fierté de l'Europe tout entière, et une ribambelle de missiles à sous-munitions gisaient au pied du mur du bâtiment.

Sous les bombes, une femelle guépard avait donné naissance à son petit. Peu après, c'était un jeune rhinocéros qui avait vu le jour. On l'avait baptisé Kiev.

Après cent vingt ans d'histoire, voilà désormais quatre semaines que le zoo de Mykolaïv, aux portes de la Mer Noire, avait fermé ses grilles. Mais cela n'avait pas suffi à le protéger de la guerre...

Au moins deux cents espèces parmi celles représentées ici figuraient sur la liste rouge des animaux

menacés d'extinction. Hélas, impossible d'évacuer la structure. La seule route menant à Odessa était aussi surchargée qu'hasardeuse, et malgré l'arrivée imminente du printemps, le froid était loin d'avoir complètement desserré ses griffes. Si d'aventure ils parvenaient à échapper aux bombes, éléphants, girafes et autres hippopotames risquaient de succomber au gel.

De toute façon, il n'existait aucun moyen d'organiser l'exode de milliers d'animaux. Pas de Noé à l'horizon. Pas d'arche non plus. Ne demeurait qu'une solution : résister.

De nombreux employés avaient choisi de rester sur place, coûte que coûte, quitte à faire venir leurs familles, pour certains. Chaque jour, on entendait résonner l'alerte aérienne. Chaque jour, des explosions retentissaient, des missiles tombaient. Mais personne n'avait renoncé à sa mission.

Cinq cents kilomètres au nord-est, la situation semblait encore plus critique. À Kharkiv, le Feldman Ecopark n'était plus qu'un champ de ruines et deux volontaires chargés de nourrir les animaux avaient été tués. Les bombardements avaient coupé les lignes électriques et téléphoniques. Les explosions avaient fait voler en éclats les parois en verre. Des singes, des porcs-épics et des rats laveurs avaient massivement fui le parc, en proie à la panique. Submergé par la terreur, un jeune chevreuil s'était jeté contre un mur et était tombé raide mort. Un sort partagé par des orangs-outans, des chimpanzés, des chèvres, des daims, des félins, des marsupiaux, des oiseaux. D'autres, comme une lionne, s'étaient mutilés en essayant de se glisser entre les barbelés. Des cerfs et des élans avaient été relâchés et erraient désormais dans les forêts environnantes, où ils tentaient d'esquiver les tirs de mortier.

Les hurlements déchirants du loup rouge venaient se mêler à ceux des sirènes. Un jeune homme raconta en

## *Prologue*

avoir croisé un qui fouillait dans une benne à ordures. Ils s'étaient regardés droit dans les yeux, l'un et l'autre immobiles, l'un et l'autre hébétés. L'un et l'autre certains que le monde était devenu fou.



Première partie

LA GUERRE



# 1

**L**a mélodie s'échappait, chaleureuse et sonore, de ses lèvres entrouvertes.

*Le rêve passe devant la fenêtre*

*Le rêve passe devant la fenêtre et demande au sommeil*

*Où pouvons-nous trouver le repos ?*

*Et le sommeil répond*

*Le sommeil répond*

*Dans la chaleur de la maison où l'on chantera pour faire dormir bébé*

*La maison où l'on chantera*

*Pour faire dormir bébé*

*Pour faire dormir bébé*

Les dernières notes de la berceuse résonnèrent, à peine audibles mais encore nettes. Polina parvint à maîtriser l'émotion qui la prenait à la gorge et la faisait trembler. Des années qu'elle n'avait pas chanté cette chanson à sa fille. Elle qui croyait que la petite n'avait plus besoin d'autant de douceur. Rien n'est jamais acquis, il faut croire...

— Maman, aujourd'hui, la maîtresse a pleuré pendant la classe !

C'est ce qu'Alisa lui avait dit en rentrant de l'école.

Il était dix-sept heures, la nuit tombait déjà. À la sortie du travail, Polina était passée la chercher. Elle l'avait trouvée devant l'établissement, en train d'attendre sagement. Plongée dans ses pensées, elle avait roulé sans même s'apercevoir de ce silence, qui était tout sauf anodin. D'ordinaire, Alisa profitait du trajet jusqu'à la maison pour raconter ce qui s'était passé en classe, dans les moindres détails. Mais cette fois, pas un mot, rien. Elle regardait par la vitre, suivant des yeux les trottoirs des avenues où les gens défilaient d'un pas toujours aussi pressé. La tête vide, presque.

Une fois la voiture garée au pied de leur immeuble, elles étaient descendues. À ce moment seulement, Polina avait perçu cet étrange mutisme. Elle avait souri à sa fille et lui avait demandé comment s'était passée sa journée.

Alors, pour toute réponse, celle-ci s'était exclamée :

— Maman, aujourd'hui, la maîtresse a pleuré pendant la classe !

Trouver les clés au fond de son sac, ouvrir la porte, appeler l'ascenseur, entrer dans la cabine et appuyer sur le bouton du sixième étage...

Ce laps de temps avait permis à Polina de préparer une réponse.

Elle savait pourquoi la maîtresse avait pleuré.

— Je parie que juste après, elle n'avait plus le cafard ! Alisa s'était arrêtée devant la porte, l'air étonné.

— Oui, comment tu sais ?

— Je la connais bien, ta maîtresse.

— Elle a séché ses larmes et elle nous a souri. Ensuite, on a continué à lire.

Sitôt leur échange terminé, la petite avait replongé dans le silence. Comment ne pas remarquer l'ombre noire que l'inquiétude faisait planer sur ses pensées ? Saletés de téléphones, saleté d'Internet... À quoi bon essayer de la tenir à l'abri du monde ?

## *La guerre*

Peu après, alors qu'elle partait faire ses devoirs dans sa chambre, Alisa s'était brusquement retournée et avait lancé :

— La maîtresse a aussi dit que tant qu'on a nos mamans et nos papas avec nous, on n'a pas à avoir peur.

— C'est vrai, avait répondu Polina en souriant.

Et puis sa fille s'était mise à son bureau.

La tête penchée sur ses cahiers, concentrée sur sa leçon d'histoire.

Le lendemain, il y avait contrôle.



Ce soir-là, la digue céda.

— Alisa ! Tu m'aides à mettre la table ?

En général, il n'était même pas nécessaire de l'appeler. À part les jours où elle était particulièrement fatiguée ou distraite par un jeu, elle finissait tôt ou tard par sortir de son refuge et s'occupait de mettre le couvert. Polina ne lui avait jamais appris à cuisiner, car elle-même n'aimait pas ça. Mais, à dix ans, Alisa devait apporter sa petite contribution à l'organisation familiale. Autant la former aux tâches domestiques.

— Tu viens, dis ?

Aucune trace d'Alisa. Aucune réponse non plus.

Avec un soupir agacé, Polina s'essuya les mains et sortit de la cuisine. Elle frappa à la porte de la chambre de sa fille. Toujours rien. Elle ouvrit.

Allongée sur son lit, Alisa avait les yeux rivés sur l'écran de son smartphone.

Elle avait certainement terminé ses devoirs car ses cahiers étaient rangés sur le côté du bureau. Ne restait plus qu'à préparer son sac pour le lendemain.

— Qu'est-ce que tu regardes ?

La petite se retourna vers elle, apeurée.

— Ça va nous arriver à nous aussi ?

Polina approcha et répéta sa question. D'un ton plus bas, cette fois. Son angoisse, elle, ne faisait que grandir, avivée par un mauvais pressentiment.

— Que... qu'est-ce que tu regardes ?

— Une amie m'a envoyé ça...

Polina prit le téléphone et relança la vidéo qui venait d'on ne sait quel site. L'homme qu'on entendait parler s'exprimait en ukrainien, mais avec l'accent russe. Et il ne parlait pas, d'ailleurs. Il hurlait. Il hurlait d'une voix haineuse. Car il fallait être animé par la haine pour éprouver du plaisir devant des images aussi répugnantes.

Elle visionna la suite en accéléré. Des maisons brûlées, des murs écroulés, des immeubles éventrés. Mais aussi des voitures renversées et calcinées. Des rues jonchées de débris. Un cadavre.

— Ça ne va pas de regarder ces horreurs ?

Devant sa mine sombre, Alisa baissa les yeux et répondit d'une toute petite voix :

— C'est Larysa qui m'a passé le lien. Elle travaille bien en classe. Pourquoi je n'ai pas le droit ?

— Parce que tout ça, c'est des bêtises !

Polina avait élevé la voix. Elle s'en voulut aussitôt. Cela ne faisait qu'ajouter de la tension à celle qu'inspiraient ces images. Elle se pencha vers sa fille pour la serrer contre elle.

— Qu'est-ce qu'elle a dit, ta maîtresse, déjà ? Tu me l'as expliqué tout à l'heure...

La petite planta les yeux au fond des siens.

— Elle a dit : tant qu'on a nos mamans et nos papas avec nous, on n'a pas à avoir peur.

Polina esquissa un sourire et resserra son étreinte.

— Voilà. Nous, on est là, avec toi. Il ne t'arrivera jamais rien, rien. Je te le jure... Et maintenant, va dans la cuisine. Je t'ai appelée pour mettre la table.

Alisa se détacha de sa mère et fila.

Polina n'eut pas le courage d'aller jusqu'au bout de la vidéo. Elle aurait dû s'infliger deux minutes d'horreur

supplémentaires. Avec cette voix qui continuait de hurler :

— Vous subirez le même sort, habitants de Kiev ! Vous subirez le même sort que les Tchétchènes ! Il ne nous reste plus qu'à venir vous chercher. Et nous allons venir, soyez-en sûrs. Nous savons que vous avez peur. Mais votre peur d'aujourd'hui n'est rien en comparaison de votre terreur de demain. Nous sommes déjà là !

Elle effaça le message avec le lien.

De retour dans la cuisine, elle avait le cœur qui chavirait.

La digue avait cédé, elle le sentait.



**L'**immeuble des Melnyk était situé dans la banlieue ouest de Kiev, rue Kudriavska, perpendiculaire de la longue avenue Peremohy. De là, si on continuait tout droit vers l'ouest, on arrivait en Pologne. Un détail auquel Polina n'avait jamais prêté la moindre attention, des années durant, car il ne changeait strictement rien à leur vie. Mais d'ici quelques jours, il finirait par lui sembler d'une importance vitale.

Pas ce soir, cependant. Pas encore.

En remontant l'avenue Peremohy dans le sens opposé, on finissait par atteindre le Dniepr, le grand fleuve. C'est le long de ses berges qu'avait été fondée la ville, plus de mille cinq cents ans auparavant. On était loin des zones les plus luxueuses, celles que visitaient les touristes, mais, pour Polina, habiter à proximité d'une artère si centrale, c'était comme avoir mille et une merveilles à portée de main. En une demi-heure d'autobus jusqu'à la place de l'Indépendance suivie d'une dizaine de minutes à pied, on pouvait se retrouver à l'ombre de la Pecherska Lavra, le monastère aux cent coupoles dorées, dont les reflets avivés par le soleil donnaient un avant-goût des richesses à admirer dans ses salles et ses cryptes. On pouvait acheter une glace devant le

palais Maryinsky et la déguster sur les quais du fleuve tout en se laissant frôler par les familles de cyclistes du dimanche. On pouvait aussi marcher jusqu'au Théâtre des marionnettes, au cœur du vaste jardin public qui s'étendait derrière le stade du Dynamo Kiev.

Tout rappelait à Polina qu'elle appartenait à une ville dont la splendeur avait survécu aux Tartares, aux Suédois, aux nazis... L'une des plus vieilles d'Europe, bien plus ancienne que Moscou ! Ce que n'avait jamais manqué de lui rappeler fièrement sa mère, professeure d'histoire, jusqu'aux derniers jours de sa vie.

Eux habitaient leur appartement depuis 2008, ils s'y étaient installés juste après leur mariage. L'immeuble, tout neuf, avait été construit après la chute de l'URSS : ils avaient presque eu peine à croire qu'ils pouvaient s'offrir un tel logement ! Malgré sa taille modeste, il avait, à leurs yeux, des allures de palais. Deux chambres à coucher, la leur et celle de leur fille tant désirée. Une cuisine au gaz avec une table pour quatre, un séjour qui accueillait le canapé et la télé, un minuscule cagibi qui n'avait pas mis longtemps à déborder et qu'ils n'osaient pas trier. Assez vite, l'appartement s'était avéré un peu trop étroit. Ils n'avaient jamais songé à s'en aller, pourtant. Parce que ça coûtait trop cher, cela va sans dire. Mais surtout parce qu'ils se trouvaient très bien ici, tout simplement. C'était chez eux. Et ils s'y sentaient en paix.

— Qu'est-ce qui te fait croire qu'on serait mieux ailleurs ?

Chaque fois que Semyon sondait le terrain, Polina donnait toujours la même réponse. Oui, en s'éloignant de la ville, ils trouveraient moins cher. Et prendre le train pour aller au travail ne serait pas tellement plus long. Mais avait-elle besoin de plus d'espace ? Au fond, elle n'avait pas envie de changer. Par paresse, peut-être. Et puis, lorsqu'elle rentrait à la maison et qu'ils se retrouvaient là, rien que tous les trois, loin du reste du

monde, elle avait la sensation de percevoir le souffle, la vie de ceux qui lui étaient chers. Rien de tel que vivre à l'étroit pour s'aimer encore plus fort, pensait-elle.

— Comme c'est poétique ! la taquinait Semyon quand elle essayait de mettre des mots sur ce qu'elle avait dans le cœur.

— On l'a dans le sang ! protestait-elle. Tu sais bien que l'Ukraine est le seul pays au monde où un poème peut déclencher une révolution... Alors qu'est-ce qui te fait croire qu'on serait mieux ailleurs ? On a largement assez de poésie ici.

*Quand maman et papa se regardent, on voit presque voler des confettis de toutes les couleurs autour d'eux,* avait écrit Alisa dans une rédaction pour l'école, quelques semaines plus tôt.

De retour dans la cuisine, Polina aperçut son mari. Il était rentré pendant qu'elle discutait avec leur fille. Il avait saisi deux ou trois choses en écoutant à la porte de la chambre et n'avait pas voulu s'en mêler. Il regardait désormais la petite, silencieuse et la mine sombre.

Semyon fit signe à sa femme. Elle secoua la tête : ils parleraient plus tard.

— Comment s'est passée ta journée ?

Il esquissa un sourire. Il était de bonne humeur, comme souvent. Tout en s'asseyant à table en poussant un grand soupir, il répondit :

— Bien, ma foi. En ce moment, on a plein de groupes scolaires, les gamins n'arrêtent pas de poser des questions. Ça ne t'étonne pas, hein, Alisa ?

Il voulut caresser la joue sa fille, mais elle répondit en tirant la langue.

— Tu as mis maman en colère ? Oh, ça alors...

Il sourit à nouveau. Puis raconta :

— Aujourd'hui, une maîtresse, une jeune femme sympathique et à peu près du même âge que la tienne, m'a traité de chameau ukrainien.